

*Généralement, ce qui s'altère en premier,  
ce sont les couleurs*

Première édition octobre 2021

Valentina Maini est représentée par Oblique Studio, Rome

© 2021 éditions de la variation, Paris, pour la traduction

**<https://www.editionsdelavariation.com>**

dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 2021

ISBN : 978-2-38389-021-8

**Valentina Maini**

*Généralement, ce qui s'altère en premier,  
ce sont les couleurs*

traduit de l'italien par l'autrice

Éditions de la variation

Paris XIV<sup>e</sup>

- 2021 -



Elle vit là-bas depuis plus de dix ans. Quand je lui demande comment elle est arrivée, elle me répond qu'elle ne s'en souvient pas. Elle ne donne pas de détails. Du jour au lendemain, elle s'est retrouvée là. Entre sa vie d'avant et celle de maintenant, il y a eu une douleur.

Quelle douleur ? On pourrait dire que l'on a grandi ensemble. Quand j'imagine que nous sommes nées ensemble, elle fait une vague grimace et dit que je suis morbide. « Si t'es attirée par moi, dis-le », elle rigole, moi, je la fixe – à la manière d'un chat – et je ne réponds pas. Elle a assisté à mon premier baiser, cachée derrière une Alfa Romeo en panne. Elle m'encourageait et elle souffrait parce que je courais plus vite qu'elle. Moi, j'ai enveloppé ses chevilles dans des bandages et j'ai écouté son cœur. Nous avons projeté ensemble un voyage en Inde et créé deux groupes de musique. Elle a toujours ri de la façon dont fonctionne mon cœur. Pendant un débat sur le conflit israélo-palestinien, je l'ai giflée et je l'ai fait tomber de sa chaise. Je ne sais pas pourquoi. Elle a été capable de me dire des

choses affreuses et de me faire la morale lorsque j'étais au plus bas. Je ne sais pas pourquoi. Je l'ai vue nue et elle m'a vue aussi. Quand je traînais un peu partout, elle restait immobile et fière. Quand je pensais à elle, je sentais une sorte de reproche, du genre : *elle continue malgré tout à dérapier*. Je dérapais, fière à ma façon. Elle s'est mariée, et le jour de son mariage je n'étais pas là. « C'est mieux », a-t-elle dit, « d'habitude ça t'emmerde, et c'est le genre de choses que tu vas me reprocher toute ta vie ».

Quelle douleur ? Dans notre vocabulaire, la discrétion est bannie : si nous ne sommes pas transparentes l'une envers l'autre, ce seront les autres qui verront à travers nous. *Tu as le corps transparent comme une lanterne...*

« Je ne sais pas », répond-elle.

« Tu pourrais m'y emmener » dis-je tout bas, et évidemment elle est déjà en chemin.

Ce n'est pas facile d'y arriver car la destination est imprécise et les rédactions de S., c'est moi qui les écrivais. Elle a fermé les yeux et je vois mal. Si je vois mal c'est de sa faute. Celle des livres qu'elle n'a jamais lus et qui désormais se vengent.

Je demande à S : « Donc, c'est comment, là où tu vis ? Tu peux le

décrire ? » Elle ferme et elle ouvre les yeux, et surtout, elle hoche la tête : tout est blanc, tout tend vers le blanc, comme une aube ; c'est à eux, les habitants, de l'éclaircir.

*Typique de S.*

*Elle s'est toujours accrochée aux couleurs pour décrire quelque chose,  
y compris moi : « tu es azur, au moins autant que je suis orange ».*

*Quand elle était petite,  
elle donnait à tout ce qu'elle rencontrait une nuance exacte  
– jade, indigo, ivoire, saphir –  
elle préférait les couleurs froides, sauf pour elle-même,  
« malheureusement, moi, je suis d'une tonalité chaude,  
de celles qui tendent vers le poil de chameau, grossières et sans nom ».*

*Puis elle l'a trouvé, son nom, même si c'était le nom  
d'une maladie.*

*Quand nous étions petites,  
sa mère était convaincue que cette étrange attention  
pour les couleurs  
était le signe d'un talent artistique précoce (rien de plus faux),  
maintenant elle pense que ça a quelque chose à voir avec  
la maladie de S,  
ce qui me semble pour le moins improbable.*

Eux, c'est qui ? « Des gens que je peux reconnaître. Et eux aussi, ils me reconnaissent ». Les yeux de S. sont ouverts maintenant, elle bouge sa tête et me donne des petites tapes sur le bras, comme si elle exigeait un accusé de réception. Moi, j'ai compris blanc, aube, gens. Je suis assise sur le muret de la place Santo Stefano, à Bologne, il fait beau, et je m'y sens présente. Il est grand comment, ce lieu ? Elle ne sait pas, peu importe. « Si d'autres personnes arrivent, il devient plus grand. C'est un endroit qui grandit. Ce n'est pas un endroit normal ». Je lui passe un carnet de croquis et un stylo, je les ai amenés exprès, mais elle dit que c'est inutile et qu'elle est nulle en dessin. « Nous allons faire avec les mots que je connais, ça va nous suffire. Au pire c'est toi qui vas devoir dessiner ».

Cette ruelle longe une rivière. La rivière n'a pas de nom. La plupart du temps elle est glacée, ceux qui ont vu ses eaux s'écouler sont peu nombreux. On dit qu'il y a des poissons bizarres, capables de vivre dans la glace pendant des années et puis de reprendre leur respiration les rares jours de dégel. « Nous aussi, nous sommes comme ça », dit-elle. « Nous pouvons rester beaucoup de temps en apnée. Pendant ce temps, les choses continuent d'avoir lieu. Pour les autres, mais aussi pour nous-mêmes. Il y a de minuscules deuils,



et nous devons créer les rites. On ne peut pas aller plus loin, pas tout de suite. C'est peut-être mieux si tu t'achètes un livre ou si tu fais un tour sur Internet. Il y a plein de pages qui parlent de nous ». Je lui demande ce qu'ils font quand le ciel se dégage et que le soleil apparaît. « Nous patinons sur la rivière jusqu'au lac. Nous savons bien que la glace ne va pas se fendre. Ça me fait un peu mal d'en parler, je ne sais pas ce que je dis, c'est toi qui me contamines. On fait quoi là ? Dès que je me calme, je te parle du lac ».

Du lac, aujourd'hui, elle ne peut rien en raconter. « C'est compliqué », dit-elle. Je lui demande si elle a envie d'y penser et d'en reparler demain. « Je dois écrire un reportage », dis-je, « et j'ai pensé parler de toi ». Elle fronce les sourcils et de sa bouche sort une espèce de souffle, comme si elle essayait de m'éteindre. « D'accord, pourvu que tu ne mentionnes pas mon nom. Et que ça ne soit pas une de tes excuses pour baiser ».

Je ne rentre pas tout de suite, je vais à la librairie. Je sais bien ce qu'a S., je me suis presque immédiatement aperçue de son changement, je crois, et j'ai essayé de ne pas le lui montrer : comme ça, elle ne va pas se sentir bizarre, elle va surmonter ce problème toute seule.